

DON QUI DOMINGO

COLOMB : DORTOIR DE SANTOÑA

Dortoir de Santoña

Cette brume dans la vallée, toute cette rumeur dans le Sud manque de terrain vague pour se retrouver étranger, comme dans le Nord.

À côté de soi, sur le lit, le Corps Inconscient, barbouillé de lettres, sombrant dans le sommeil, redevenu exceptionnellement prédateur, *renard* ; il faut un immense effort pour surnager... à l'aide du parfum soudain de petites roses et de belles de jour.

(“Moi, j’aime bien les lombrics. Mon frère pas trop ; mais il m’aide pour les poulardes, les grosses poulardes bien grasses !”)

C’est là que je donne le meilleur de mes petits bonds brillants dans les prés : je la poursuis féroce, et le frérot la guette calmement et lui saute dessus au passage. Y’a bien les pêches et d’autres fruits, mais ils sont peints moins romantiques qu’avant ; les raisins, surtout. Mon plaisir, c’est pas tellement de jouer au lancer de taupe, c’est plutôt pisser tous les cent mètres et de chier sur des pierres bien installées comme des stelles. J’ai fait ça tout le long du camp, en recouvrant les merdes des autres ; c’était amusant ! Mais y veulent plus !”)

Pour le prisonnier du Pénitencier de Santoña, la lettre est implantée dans l’os de dent et dans la mort ; la face triturante correspond à l’impression (“les contes feuilletés devant soi”), la face vestibulaire étant la plus cachée. Les dents sont projetées avec violence sur le papier où frappantes, mordant au texte. 40 tonnes de nourriture et 30 m³ de liquide.

Il est facile pour lui, avec les premiers coucous, puis ce vin blanc tuberculinique si doux et non souf-fré, dans cette fraîcheur arrivant partout : au cou, au visage, de sentir une autre langue inconnue qui nous lèche (jusqu’à l’Inquisition, fouillant ses visions, les vraies !) sur les épaules, glissant jusqu’à l’Hôpital de la Charité, jusqu’à la pourriture des vers à travers les tiares.

De la même façon que l’exhibitionnisme des moines se veut *fort*, exalte le pouvoir du sexe comme celui des hommes et des femmes vautrés à peu près nus sur les plages opposées à Santoña, aussi vrai qu’une balle ne bondit jamais que pour rebondir, le voyeurisme au contraire des prisonniers du pénitencier effondrés de fatigue entre les cactées dans la boue, trempés de pluie et ne pouvant plus qu’observer (immobiles animaux ou insectes), est *faible*.

Il se développe dans les bandes pâles de la chair, tout à l’insu des corps eux-mêmes (*le vu et le voyant*), les parties laiteuses, le poil ; semblable à la piqûre de l’aoûtat, il résulte plus d’un hasard de pores, de sauts et de la portée à l’incandescence d’une lame géographique, que d’une volonté ou d’un calcul ; il loge dans les plissures humides, dans la moiteur des faibles, les maladies de peau des pauvres.

Asa, Foetida, Abijam fussent-ils couchés au sol comme des pets, l’exhibitionnisme peut revendiquer sa dramaturgie sous la voûte du grand ciel et le mysticisme des collines pelées arides de saint Jean de la Croix ou de Thérèse d’Avila ; le voyeurisme, lui, se contentera des buées d’hospices, du relâchement de la surveillance aux croisées, à travers les couloirs, emportera toujours avec lui une odeur *enferma* !

Si le guet s'installe, il empêchera pour le voyeur toute tâche ; le voilà pire qu'Achab intégralement livré à celle qu'il essaie de voir, agissant en posture d'adoration, en fonction d'elle, ne pouvant plus rien faire; il ébauche à peine quelques esquisses *et disparaît dans la vue aussitôt* ! Un bruit de pas sur le vecteur de passage, et tout est démis !